PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

4e ANNÉE. — N° 10. Avril 1889.

SOMMAIRE

POINT D'INTERROGATION

C'est du Congrès qu'il s'agit. Sera t-il « dieu, table ou cuvette ? »

Deux bons articles relatifs à ce même point d'interrogation, appartenant, l'un à M. Gabriel Delanne, l'autre à M. Metzger, occupent les colonnes du dernier numéro du « Spiritisme ».

Il est regrettable, pour l'article si largement libéral et conciliant de M. Delanne, qu'il ait été précédé de deux ou trois déclarations, se rapportant au même objet, et conçues dans un tout autre esprit.

Notre estimable et cher confrère nous parait, à tort, surpris dans ce dernier article, que certains spirites aient cru découvrir, dans la réunion projetée, une sorte de concile. Cette crainte de ce qui peut se produire est née tout naturellement de ce qui vient d'avoir lieu. Après les éloges pompeux prodigués par les organisateurs du prochain Congrès au Comité de Barcelone, qui s'est efforcé, avec plein succès d'ailleurs, de transformer les séances en manifestations religieusement Kardécistes, on est bien un peu autorisé à se demander si le Congrès du Centenaire ne sera pas une réédition pure et simple du Congrès de Barcelone, et si ses membres, comme on a pu le dire des congressistes espagnols, ne mériteront pas le triste honneur d'être qualifiés par la presse de la capitale, de *dévots laïques*.

Dans un article supérieurement pensé et bien écrit, publié par le « Moniteur Spirite, M. Léon Denis fait remarquer la coïncidence

frappante qui existerait entre lè centenaire de 89 et le congrès spirite. Coïncidence, dit-il, qui n'échappera pas à la pensée réfléchie de tout esprit qui sait discerner les causes profondes et considérer de haut les problèmes de l'histoire. Mais, ajouterons-nous, pour que cette coïncidence porte son enseignement, il ne faut pas que les partisans de l'ancienne école de la première heure, abusant de l'avantage momentané que leur assure le nombre, commettent la même faute que la majorité du dernier Congrès ; il ne faut pas que cent ans après la proclamation des droits de l'homme et la déchéance des rois terrestres, après la sublime formule, Liberté, Egalité, Fraternité, on s'expose à faire hausser les épaules de pitié aux partis avancés de l'idée socialiste — cette force vive de l'avenir — en essayant de ressusciter, sous la forme usée d'un étroit et mystique credo, la croyance à jamais morte chez eux, d'un monarque céleste autoritaire, d'un prétendu Pouvoir omnipotent, imaginairement conçu sur le modèle odieusement oppressif et liberticide d'un trop grand nombre d'institutions humaines encore debout.

« Il est malheureusement notoire, écrit M. Gabriel Delanne, que depuis quelques années des dissentiments assez graves se sont élevés entre certains groupes spirites. » Pourquoi ce mot : malheureusement ? Pourquoi cet autre : dissentiments ? Supprimons le premier, remplaçons le second par nouveaux aperçus, nouvelle lumière, nés d'une raison plus réfléchie, d'une attention plus approfondie des phénomènes, de l'intervention d'esprits d'un ordre plus philosophique, et réjouissons-nous de ces heureux symptômes qui prouvent au contraire que c'est bien la vie et le progrès qui circulent dans les veines de ce spiritisme qui nous est à tous également cher ; à cela près, que les uns, s'inspirant de l'amour de certaines mères à l'égard de leurs bébés adorés, semblent regretter de ne pouvoir le maintenir comprimé, ce spiritisme grandissant, dans les langes de ses premières années, tandis que les autres se montrent légitimement impatients de le voir se développer et s'emparer du poste d'avant-garde qui lui est assigné.

Chacun, à bon droit, se préoccupe de trouver un terrain commun sur lequel libres spirites et Kardécistes puissent se donner la main. Ce terrain est tout indiqué, il ne peut être que le FAIT, ce roc solide, comme l'appelle justement M. Léon Denis, manifesté par la *Communication* qui elle-même manifeste la réalité de l'idée de *Survivance*. Quiconque sait discerner dans ces deux grands principes, deux grandes vérités, réunit par là même les conditions requises pour participer au Congrès ; quiconque manifesterait l'intention de les battre en brèche

s'en excluerait de lui-même. C'est assez dire que nous ne comprendrions pas qu'ils dussent, soit l'un, soit l'autre de ces deux principes, être mis en cause dans une assemblée spirite. Chercher à les saper, ou simplement à les discuter, cela n'aurait pas plus sa raison que la mise à l'ordre du jour, en tant que principe, de l'existence de la République dans un meeting républicain ou qu'une attaque contre le principe d'autorité dans une assemblée monarchique.

Et le principe de réincarnation, dira-t-on, qu'en faites-vous ? Nous le tenons, à la *Vie Posthume*, pour non moins acquis à la certitude que les deux précédents ; nous le voyons se dégager non moins rigoureusement du fait de la survivance, que cette dernière du fait de la communication. Mais étant donné qu'il ne peut être ici question d'un Congrès particulièrement Kardéciste, Unionniste, Français ou Espagnol, mais d'un Congrès universel, et ne pouvant ignorer que la presque unanimité des spirites tant Anglais qu'Américains, rejettent ce principe de réincarnation qui rallie par contre tous les spirites des races latines, le mieux serait donc, selon nous, de l'écarter du terrain commun en question, et de n'y laisser subsister comme base primordiale, comme principes inattaquables, que les deux sus-énoncés, de survivance et de communication, qui ont l'inappréciable avantage de n'être l'objet d'aucune contestation et de présenter seuls un caractère d'universelle adhésion.

Quant à tous autres principes d'ordre plus ou moins hypothétique et métaphysique, plus ou moins entachés de piétisme religieux, qu'ils aient été posés ou non par Allan Kardec, pleine et absolue liberté doit être laissée à chacun de les affirmer ou de les rejeter, de s'en faire, à son gré, des matériaux de construction ou des projectiles de démolition.

Et l'on voudra bien, à ce propos, nous permettre de trouver que la commission du dernier Congrès est allée un peu vite en besogne en proclamant comme prétendus articles de foi spirite, telles propositions qui nous semblent bien plutôt empruntées au domaine de la foi dogmatique.

Enoncer et formuler en versets imités de la bible, en parlant de l'au-delà, que l'on croit à une entité, personnalité toute puissante, qui commanderait à l'ensemble des choses et des êtres, qui aurait créé à son heure et à son gré tout ce qui est ; que l'on croit à l'efficacité de certaines formules, lues ou récitées, appelées prières ; que l'on croit à des punitions et à des récompenses dont une puissance extérieure à notre propre conscience serait la dispensatrice, cela peut très bien être le droit d'une commission ultra-kardéciste agissant et parlant en son nom

propre ou comme interprète d'une majorié donnée de spirites également ultra-kardécistes comme elle ; mais là où commission et majorité nous paraîtraient singulièrement s'abuser, c'est en se berçant de l'idée que de telles théories, parce qu'elles sont assurées à l'avance de réunir le plus grand nombre d'adhésions, vont s'en trouver pour cela moins démodées, et qu'elles vont avoir tout aussitôt pour elles le prestige de « la logique et l'appui de la science. »

Celles-ci n'ont rien à voir dans de tels principes métaphysico-piétistes qui tendraient, s'ils devaient prévaloir, à transporter dans l'au-delà les tristes mœurs autoritaires et policières d'ici bas. Et, disons-le bien haut, le spiritisme en lui-même, n'est rien non plus de tout cela. Nous avons dit tout ce qu'il est, nous spirites des nations latines, quand nous avons prononcé ces trois mots : Survivance, Préexistence, Communication. En dehors de ces trois affirmations, dont le Fait est la synthèse, il est et il ne peut être que liberté.

Trois mots, c'est peu, dira-t-on, pour affirmer qu'ils sont tout le spiritisme. Ils sont tout le spiritisme — qui lui-même est tout l'idéal humain — comme le grain de blé est tout l'épi, comme le gland est tout le chêne. Comment, en effet, prononcer les mots d'espérance, de progrès, d'avenir, sans que l'écho redise : SURVIVANCE ? Comment parler de solidarité, de fraternité, de suppression de frontière, sans éveiller l'idée de COMMUNICATION qui est la suppression de cette autre frontière : la tombe ? Comment l'attention du penseur sera-t-elle attirée sur la cause troublante du mal et les inégalités de tous genres qui divisent les humains entre eux, sans que devant son esprit se dresse ce point d'interrogation : PRÉEXISTENCE ? Et c'est pourquoi, que l'on s'en défende ou non, que l'on dirige le regard de sa pensée vers un passé vécu ou sur un avenir entrevu d'une éblouissante aurore, on ne saurait dépasser le rayon qu'embrasse l'envergure de l'idée spirite. Et c'est pourquoi encore, estimons-nous qu'il n'est pas plus possible à un penseur de ne pas faire du spiritisme en pensant, qu'à un monsieur Jourdain quelconque de ne pas faire de la prose en écrivant. La belle page de Guyau par laquelle nous terminerons, en est la preuve éloquente :

« De même que la vie se fait son obligation d'agir par sa puissance « même d'agir, elle se fait aussi sa sanction par son action même, car « en agissant elle jouit de soi, en agissant moins elle jouit moins, en « agissant davantage elle jouit davantage. Même en se donnant la vie « se retrouve, même en mourant elle a conscience de sa plénitude, qui « reparaîtra ailleurs indestructible sous d'autres formes, puisque dans « le monde rien ne se perd.

« En somme, c'est la puissance de la vie et l'action qui peuvent « seules résoudre, sinon entièrement, du moins en partie, les problèmes « que se pose la pensée abstraite. Le sceptique, en morale comme en « métaphysique, croit qu'il se trompe, lui et tous les autres, que « l'humanité se trompera toujours, que le prétendu progrès est un « piétinement sur place : il a tort. Il ne voit pas que nos pères nous « ont épargné les erreurs mêmes où ils sont tombés et que nous « épargnerons les nôtres à nos descendants ; il ne voit pas qu'il y a « d'ailleurs, dans toutes les erreurs, de la vérité, et que cette petite part « de vérité va, peu à peu s'accroissant et s'affermissant. D'un autre « côté, celui qui a la foi dogmatique croit qu'il possède, à l'exception « de tous les autres, la vérité entière, définitive et impérative : il a « tort. Il ne voit pas qu'il y a des erreurs mêlées à toute vérité, qu'il « n'existe encore rien dans la pensée de l'homme d'assez parfait pour « être définitif. Le premier croit que l'humanité n'avance pas, le second « qu'elle est arrivée ; il y a un milieu entre ces deux hypothèses : il « faut se dire que l'humanité est en marche et marcher soi-même. Le « travail, comme on l'a dit, vaut la prière ; il vaut mieux que la prière, « ou plutôt il est la vraie prière, la vraie providence humaine : « agissons au lieu de prier. N'ayons espoir qu'en nous-mêmes et dans « les autres hommes, comptons sur nous. L'espérance, comme la « providence, voit parfois devant elle *(providere)*. La différence entre « la providence surnaturelle et l'espérance naturelle, c'est que l'une « prétend modifier immédiatement la nature par des moyens « surnaturels comme elle, l'autre ne modifie d'abord que nous-mêmes ; « c'est une force qui ne nous est pas supérieure, mais intérieure : c'est « nous qu'elle porte en avant. Reste à savoir si nous allons seuls, si le « monde nous suit, si la pensée pourra jamais entraîner la nature ; — « avançons toujours.

« Nous sommes comme sur le *Léviathan* dont une vague avait « arraché le gouvernail et un coup de vent brisé le mât. Il était perdu « dans l'océan, de même que notre terre dans l'espace. Il alla ainsi au « hasard, poussé par la tempête, comme une grande épave portant des « hommes ; il arriva pourtant. Peut-être notre terre, peut-être « l'humanité arriveront-elles aussi à un but ignoré qu'elles se seront « créé à elles-mêmes. Nulle main ne nous dirige, nul œil ne voit pour « nous ; le gouvernail est brisé depuis longtemps, ou plutôt il n'y en a « jamais eu, il est à faire : c'est une grande tâche, et c'est notre tâche. »

Mus GEORGE.

LETTRE DU Dr L. CHARROPPIN

XIII

Connaissant la bonne habitude, depuis longtemps contractée par le cher docteur Charroppin, et qui consiste de sa part à se composer des cahiers des passages les mieux pensés des nombreux auteurs qui occupent les rayons de sa belle bibliothèque, et sachant, d'autre part, à quel point les lecteurs de la *Vie Posthume* apprécient la rectitude et l'élévation de son jugement, nous nous permettions dernièrement de lui faire violence à peu près en ces termes : « Et pourquoi, cher Docteur, jouiriez-vous seuls, en égoïstes, avec votre digne compagne, des trésors enfouis dans vos cahiers ? Pourquoi n'en régaleriez-vous pas vos amis et lecteurs de la *Vie Posthume* ? Hésiteriez-vous à la pensée que ces extraits n'appartiennent pas au domaine du spiritisme ? N'ayez crainte, ajoutions-nous, il suffit que ces extraits vous aient frappé par les vues élevées qu'ils expriment pour qu'ils rentrent, par là même, dans le cadre de nos idées... »

Il nous a paru utile de mentionner ces quelques détails préliminaires afin que l'on puisse mieux comprendre le début de la très intéressante et substantielle lettre suivante :

Bien Cher Ami,

Vous avez une confiance que j'admire, mais que mes ressources personnelles ne me permettent pas de partager.

Je réfléchirai néanmoins à votre idée et je verrai le parti que je puis en tirer. Vous pratiquez l'aphorisme de Jacotot : Tout est dans tout. Je l'admets dans de certaines limites, mais pour ramener au spiritisme tous les extraits littéraires que j'ai dans mes cahiers, il faut un talent que je n'ai pas. Cela ne veut pas dire que j'abandonne votre idée ; j'y songerai en m'inspirant de votre souffle et des bonnes dispositions que j'ai pour vous et pour la *Vie Posthume*.

Peut-être l'intérêt que je vous porte à l'un et à l'autre arrivera-t-il à suppléer à ce qui me manque. En attendant, voici quelques réflexions qui m'ont été suggérées par les articles de Flammarion, que vous avez publiés.

Le livre des savants anglais, relatif aux fantômes et aux apparitions, a produit un certain émoi dans la Presse, et il faut avouer que c'est une tentative audacieuse, de vouloir soumettre à un scientifique contrôle des faits qui jusqu'ici, ne sont susceptibles d'aucune démonstration expérimentale. Autrefois, nos savants n'eussent jamais osé s'aventurer sur un terrain aussi brûlant. C'est un signe des temps et comme le reflet des clartés que projette le spiritisme sur cette seconde moitié du XIXme siècle. Nos publicistes ne semblent pas s'en douter, quand ils viennent reprocher (du moins quelques-uns d'entre eux) à M. Camille

Flammarion de prêter une oreille complaisante à de pareilles études. On lui reproche de compromettre son autorité de savant, on l'accuse de mysticisme. Singulières accusations, comme si le devoir du savant n'était pas d'étudier tous les phénomènes, de quelque ordre qu'ils soient et quelque étranges qu'ils puissent paraître! Ce qui fait le savant, comme l'a très bien dit M. Charles Richer, c'est la hardiesse dans la curiosité. Tant qu'il ne sort pas des conditions exigées par une science rigoureuse et positive, nul n'a le droit de lui fixer des bornes dans le domaine de l'esprit humain.

M. Camille Flammarion ne nous semble pas aller assez loin quand, en parlant de ces apparitions, il dit : « Il serait absolument téméraire d'en chercher l'explication, notre psychologie n'est pas assez avancée. » Téméraire d'en donner une explication, oui. Mais jamais téméraire de chercher. Et cependant, cette témérité que blâme M. Camille Flammarion, nos savants anglais l'ont eue et cela sans preuves suffisantes, en concluant à des hallucinations. Scientifiquement parlant, on n'a pas plus le droit de conclure au caractère subjectif qu'au caractère objectif de ces apparitions. Il faudrait, pour nous fixer à cet égard, l'intervention de la photographie qui ne sera jamais applicable, à cause de l'imprévu et de l'éphémère existence de ces faits de Télépathie. Ne nous lassons donc pas de chercher, d'étudier et d'observer, mais attendons avant de nous prononcer.

Dans ces conditions, Messieurs de la Presse ne pourront plus nous accuser de croire au miracle et de nous enfuir hors de la réalité. Ce que nous en connaissons de cette réalité est si peu de chose, que nous n'avons pas le droit d'en fixer les limites. En dehors de ce que nous voyons et de ce que nous touchons, il y a d'autres réalités que nous ne soupçonnons même pas. Le spiritisme est destiné à nous faire pénétrer plus avant dans les mystérieuses profondeurs de la psychologie. Il nous ouvre un monde inconnu où nous ne marchons encore qu'à tâtons. Peut-être sera-t-il un jour pour nos arrière-neveux, dans le monde moral, ce qu'ont été dans le monde sidéral les découvertes de Laplace et de Newton.

La science n'étant qu'une résultante passagère, un moment fugitif dans l'évolution éternelle qui entraîne le monde et l'esprit, ne saurait s'arrêter et s'en tenir à un programme immuable. Bon gré, mal gré, il lui faut pénétrer dans ces régions nouvelles qui s'ouvrent devant elle et qu'elle croyait à tout jamais fermées aux recherches de l'esprit humain.

Je lisais il y a quelques jours dans la *Revue Nouvelle*, un article de

M. Peyrot ayant pour titre les Hermétiques. Il est aisé de voir par cette étude, combien nos publicistes commencent à se familiariser avec tous ces phénomènes nouveaux que nous apportent le magnétisme et le spiritisme. Leur scepticisme n'est plus aussi cru et aussi tranchant. Ils sentent, eux aussi, qu'il y a quelque chose là-dessous qu'il importe de dégager et de soumettre à un examen sérieux et approfondi. La plaisanterie n'est plus de saison en face de phénomènes qui se multiplient au point d'attirer l'attention de tous ceux qui ont à cœur de poursuivre et de chercher la vérité ; tant il est vrai qu'on ne peut s'affranchir complètement de l'atmosphère mentale de son époque. Cette atmosphère se renouvelle incessamment à notre insu, et un beau jour nous sommes surpris de nous réveiller avec des aspirations nouvelles, un désir d'aborder des [illegible]ns dont l'étude quelques années auparavant nous eut semblé s[illegible]le du moins téméraire. La dénomination de sciences occultes, appliquée aux phénomènes qui nous occupent, n'a plus sa raison d'être et nous ne comprenons pas qu'on persiste à la maintenir. Il n'y a plus de sciences occultes aujourd'hui. Tout se fait au grand jour. Ce ne sont plus des magiciens, des hommes mystérieux qui s'occupent de ces études au fond de leur laboratoire, mais des gens sérieux, et mieux encore des savants qui ne craignent pas de compromettre leur autorité, persuadés que leur devoir est d'agrandir sans cesse le champ de la science qu'ils ont à défricher. Voici quelques extraits de l'article de M. Peyrot, que j'ai jugés dignes de vous intéresser :

« Un réveil paraît se produire dans l'étude de ces questions (magnétisme, spiritisme) dont, il faut l'avouer, le penseur ne peut jamais se désintéresser complètement. Si matérialiste que l'on se dise, il est en effet au fond de notre cœur toujours quelque repli secret où se cache une inquiétude irréfléchie de l'avenir, un désir violent de savoir ce que nous deviendrons lorsque la mort aura dissous nos organes. La destruction de notre personnalité est en tel désaccord avec nos aspirations, il se produit une telle révolte de tout l'être contre l'absorption finale dans le néant, que les esprits les plus forts n'osent affirmer, lorsqu'il s'agit de discuter les destinées futures de l'homme. Du jour où nous apprenons à penser, se dresse devant nous le redoutable problème, et dès lors son obsession ne nous quitte plus. La mort, qui frappe autour de nous sans relâche, nous rappelle au sentiment du peu de durée de notre existence ; mais, plus la nature dans ses transformations indéfinies, semble nous affirmer que rien n'est éternel, plus grandit en nous-mêmes, avec l'horreur de l'anéantissement, une intime espérance d'un au-delà où nous serons à l'abri de toute douleur et de tout changement. »

Cette dernière phrase manque peut être d'exactitude. Si la vie se continue, la douleur et le changement ne sauraient disparaître. Nous n'avons jamais compris le *requiescat in pace*. Dieu nous en préserve ! Ce à quoi nous aspirons dans l'au-delà, c'est à une activité plus grande qui nous permette de donner satisfaction aux plus hautes facultés de notre être. Ce que nous voulons, c'est une vie plus intense, plus lumineuse et plus complète. Fi du repos qui tendrait à nous momifier et à suspendre un instant notre marche en avant.

Quoiqu'il en soit, ces belles paroles de M. Peyrot sont l'expression exacte et fidèle de nos sentiments les plus profonds et les plus intimes.

« Il n'est pas de secte philosophique, continue notre auteur, qui n'ait admis ce principe que, nés pour la vie, nous ne pouvons être soumis à l'heure de la mort à une destruction totale... Nous croyons pour notre part, dit-il encore, que tout n'est pas également à rejeter dans ces dogmes souvent bizarres, et que tant de subtils esprits qui les ont créés n'ont pas toujours erré. Le mystère du lendemain de la mort nous est encore fermé. Cependant il est permis à quelques intelligences audacieuses d'essayer de soulever le voile qui le dérobe à nos yeux... »

Le réveil des sciences occultes qui se produit autour de nous avec une réelle vivacité doit avoir une cause. Ayons toujours pour principe de ne rien dédaigner de ces manifestations de l'esprit humain, si étranges qu'elles puissent nous paraître, et méditons en lisant les œuvres hermétiques, cette sage pensée qui nous épargnera bien des désillusions : Si instruits, que nous soyons, notre science n'est jamais rien, comparée à ce qu'il nous reste à apprendre.

Nous souhaitons que les confrères de M. Peyrot s'inspirent de ses sentiments et qu'ils cessent d'opposer une fin de non recevoir à des phénomènes qui leur sont complètement inconnus et sur lesquels par conséquent ils n'ont aucune raison valable de se prononcer.

Et maintenant un mot encore au sujet de votre dernier numéro. Autant je me lasse, je me fatigue de ces stériles spéculations qui ne sont qu'un délassement de l'esprit pour aboutir au doute philosophique, autant je me plais à relire ces écrivains qui, comme M. Lebay, sentent la nécessité d'humaniser la philosophie pour la rendre accessible à toutes les intelligences et à tous les hommes de bonne volonté.

Si la philosophie est appelée à remplacer la religion qui s'éteint et à nous enseigner les règles de notre vie morale, il importe de lui donner une base solide que nul ne puisse récuser, celle de la survi-

vance de l'être, en dehors de laquelle elle manque de but et de sanction.

« C'est à elle, comme le dit si justement M. Lebay, qu'incombe le devoir d'éclairer les consciences et de faire germer en elles les purs principes de solidarité et de justice qui sont les régulateurs naturels de toute liberté. Son rôle est d'édifier la religion naturelle sur les ruines des religions révélées ; en un mot de combattre, au nom de la raison, du progrès et de la science, contre ces deux pires ennemis de la vérité, le cléricalisme et le néantisme, qui, quoique en apparence étrangers l'un à l'autre, concourent cependant à un même but : l'oppression de la conscience. »

C'était l'idée de mon vieux maître et ami le professeur P. Jonain, qui reprochait aux disciples d'Auguste Comte d'opposer dogmatisme à dogmatisme et de se faire les appuis inconscients d'un clergé qu'ils croyaient démolir, oublieux de cette vérité confirmée par l'histoire, qu'on ne détruit que ce que l'on remplace. Il les comparait judicieusement à la Toinette de Molière crevant à l'un un œil, coupant à l'autre une jambe pour les faire marcher plus scientifiquement. « Soyons hommes complets, disait-il, nous ne le serons jamais trop tels que nous sommes. Ne donnons pas une nouvelle prise aux marchands de sacrés cœurs qui courent les rues. Sentons battre le nôtre simplement humain. »

Nous avons relu avec attention et intérêt l'article de M. Révola. Il pose un point d'interrogation qui mérite de nous arrêter. Il y a là, croyons-nous, le point de départ d'une évolution nouvelle, c'est la ligne de démarcation à établir entre le magnétisme et le spiritisme. Il importe de fixer la part qui revient à chacun dans tous ces phénomènes.

Il y a trente ans, avant les travaux de nos savants confrères sur le magnétisme et l'hypnotisme, on pouvait les confondre, mais aujourd'hui cela n'est plus permis ; pour la consolidation du spiritisme et pour sa propagation il importe de n'accepter comme faits spirites que ceux qui s'appuient sur des preuves irrécusables. Ce sera le moyen de lui faire obtenir ce droit de cité que nous réclamons pour lui dans la science, en le débarrassant des obscurités qui l'enveloppent encore et éloignent de lui les gens positifs et sérieux.

Dans quel monde nous plonge cette psychologie nouvelle vers laquelle nous marchons ! Il est au dedans de nous, sous cette enveloppe extérieure qui constitue notre personnalité apparente, une réserve ignorée, une vie intensive et latente, toujours prête à jaillir et à dé-

border, écho lointain et mystérieux d'un passé inconnu. Telle est, comme l'a très bien dit M. Révola, la conclusion qui s'impose même à ceux qui rejetant le fait spirite ne veulent voir dans les productions médianimiques, qu'une œuvre purement subjective. Une preuve de plus de la connexion intime qui relie ces deux termes inséparables : préexistence et survivance.

« Nous sommes parce que nous avons été et nous serons parce que nous sommes. »

Votre collectionneur et ami,

D' L. Charroppin.

Au moment où de toutes parts on pétitionne en vue de ressusciter les processions et autres défuntes manifestations cléricales, on nous saura sûrement gré de ressusciter à notre tour l'article suivant, qu'un heureux hasard a mis entre nos mains, et qui doit sans doute à son entrainante et mordante verve de manquer à la collection que nous possédons de la vaillante feuille de Liège, *Le Messager*, qui le publiait dans son numéro de décembre 1872.

DE LA RELIGION

Qu'est-ce que la religion ? Le dictionnaire la définit par culte, croyance, foi, piété, dévotion. — Qu'est-ce encore que tout cela ? M. de Bonald, un père laïque de la moderne Eglise, dit que la religion est la société entre l'homme et Dieu. Le physionographe Lavater la traite de foi aux êtres invisibles. C'était, dans les rhétoriques déductions de Dumarsais, l'adoration de Dieu et la pratique de la vertu ; c'était la crainte de Dieu, selon Bossuet et La bruyère. Le moqueur Selden l'intitule une certaine manière de se vêtir, de tromper, de déguiser. L'abbé Maury, homme d'esprit comme Selden, mais plus grave que lui, l'appelait la philosophie du malheur, et le traître Kotzebüe, celle du peuple, ce qui est la même chose. Le vieux Plutarque, qui réduisait tout en préceptes, en faisait la science de servir Dieu ; Molière, la perfection de la raison ; le pape Ganganelli, une statue qui a l'humanité pour piédestal ; Rivard, le rapport de Dieu à l'homme. — De nos jours M. Cousin, M. Jouffroy, tous les doctrinaires, charlatans plus ou moins effrontés, ont bien osé la borner à l'éducation du peuple. Enfin, M. Récamier, un médecin aussi fou que savant, l'applique très-sérieusement à l'art de guérir.

De ces opinions et de bien d'autres encore, il résulte que la religion, telle qu'elle a été comprise jusqu'ici, ne s'attachant à rien de réel, est

tout simplement une abstraction, variable selon le temps, les lieux, les âges, l'organisation individuelle, la profession, l'éducation, la richesse ou la misère, la puissance ou la faiblesse de chacun.

Pour la plupart d'entre nous, l'idée n'existe guère qu'à l'état d'entité traditionnelle : apprise par obéissance, gardée, transmise par insouciance, tenue sans cesse à l'abri du raisonnement qui la tuerait ; bonne à mettre aux enfants comme un mors, aux jeunes filles comme un vertugadin. Pour d'autres, tels que les maîtres, les czars, les rois, cette abstraction peut devenir un moyen de gouverner par la perversion, par l'abrutissement de l'intelligence. Que le roi et le prêtre s'entendent bien, et les esclaves qui se levaient retomberont à genoux, résignés ou effrayés. On a beau traiter de balivernes le Paradis et l'Enfer, ce sont des balivernes toutes puissantes aux mains qui savent les manier ; aussi puissantes que les plus sublimes hypothèses, que la providence et l'âme, par exemple, car, où manque la preuve, la croyance reste ; et si personne n'a pu prouver que le Paradis et l'Enfer existent, personne non plus n'a pu prouver qu'ils n'existent pas. Ils savent bien cela ceux qui font métier de Dieu, qui s'en couvrent, qui en vivent, ceux qui ont inventé la création de l'homme à l'image de Dieu, pour justifier leur création impie, d'un Dieu à l'image de l'homme ! Et quel Dieu..... Après toi saurais-je le peindre comme ils nous le donnent, ô mon maître tant pleuré, ce Dieu prétendu, contrefait, horrible, qui nous prescrit l'ignorance et l'abnégation de notre raison ; ce Dieu sans amour qui place la souveraine perfection dans l'éloignement si impérieux, si naturel d'époux et de père ; ce Dieu jaloux qui se plait à nous voir incessamment et jusqu'à l'exténuation de nos forces, en lutte avec les premiers besoins ; ce Dieu des esclaves qui nous ordonne la soumission envers le tyran le plus farouche et qui nous fait un crime de l'insurrection parce qu'il a transmis ses droits à ce tyran ; ce Dieu barbare, ce Dieu vengeur qui punit des tortures éternelles quiconque enfreint ses affreuses lois ! Car c'est là le Dieu des prêtres, en vérité ! Voilà la sanguinaire supposition sur laquelle des usurpateurs insolents ont osé fonder leur révoltant pouvoir. Prenant tout ce qu'il y a de bas, de servile, de méprisable en nous, et l'utilisant par l'enthousiasme ; prêchant ici la liberté, là-bas l'esclavage ; à genoux et le front dans la poussière, le cilice aux reins, la cendre sur la tête un jour, et le lendemain fiers, debout, parés, dorés, couronnés ; du porcher Peretti faisant un pape aussi bien que de Borgia l'incestueux, l'empoisonneur, le brigand ; mendiant comme Pierre l'Ermite, ou millionnaire comme Georges d'Amboise, selon le temps, selon le lieu, patients, infatiga-

bles, innombrables, ces hommes ont envahi peu à peu les provinces, les empires, l'univers. Ils se sont audacieusement posés entre le ciel et la terre, ces salmonées catholiques, tenant dans leurs mains le Dieu qu'ils avaient forgé, et sous leurs pieds la race humaine, immense brute qui attendait, pour penser, que leur bouche menteuse et sacrilège lui dit ce qu'il fallait penser. Et puis ils ont pesé tous ensemble sur cette intelligence universelle, déshonorée, corrompue, atrophiée par leurs soins ; ils ont crevé de toutes parts cette terre où nulle autre semence que la leur n'avait plus droit de germer ; et à leur commandement, les richesses, les grandeurs, la puissance des nations, l'épée du conquérant, le spectre des empereurs, la sueur et le sang des peuples se sont pieusement élevés vers le Dieu dont ces hommes étaient les absolus représentants. L'invincible Théodore s'est laissé flageller par Amboise, le fier Henri d'Allemagne a permis aux pieds d'Hildebrand de se poser sur son front impérial. Et en retour de tout cet or, de tout cet esclavage, de toute cette ignominie, une outrageante pluie d'indulgences, de dispenses, de pardons, est tombée sur la terre imbécile pour la fertiliser de nouveau !

Christ, sauveur des hommes, divin insurgé, quand tu chassais les marchands du temple, prévoyais-tu qu'un jour, en ton nom sacré, d'autres viendraient faire aussi du lieu saint une caverne de voleurs ? Ils touchent à tout, ceux-ci ; ils exploitent tout, vendent tout, font pouvoir et argent de tout. Leur marchandise c'est la conscience, c'est la croyance, c'est la foi, le plus pur de notre être ; c'est l'intérieur, c'est la paix des maisons ; c'est le repentir, la frayeur, la faiblesse d'un mourant ; c'est le secret du proscrit, surpris au bavardage d'une servante ensorcelée : c'est la faute du père, c'est l'erreur de la mère, extorquées aux confidences naïves et tremblantes d'une jeune fille ; c'est la vie, c'est la mort, c'est la naissance, le mariage, l'enfance, la maladie, l'agonie, tout ce qu'il y a de solennel et de touchant et de respectable enfin. Ils tiennent boutique ouverte dans la sacristie des églises. Ils vendent des indulgences, de l'eau bénite, des billets de confession, la permission d'épouser sa cousine, son oncle, sa tante ; de manger de la viande le vendredi et le samedi ; de faire trois repas au lieu de deux, ou deux au lieu d'un, pendant certains jours, et surtout depuis le mardi-gras jusqu'à Pâques. C'est ridiculement odieux.

On trouve aussi chez eux des restrictions, des compositions, des conventions, des transactions de toute sorte envers et contre Dieu, au moyen desquelles vous pouvez impunément vous faire traître, voleur, parjure, faussaire, sans danger pour votre âme, sans le moindre accroc

à votre salut éternel. Ils travaillent pour tous les besoins et pour toutes les bourses. Ils ont des indulgences qui rachètent de dix ans, de vingt ans, de cent ans, de mille ans de Purgatoire ; ils en ont d'autres qu'ils nomment plénières, lesquelles font aller tout droit en paradis. Ils ont des dispenses de jeûnes depuis l'œuf jusqu'au faisan truffé, depuis la noix sèche jusqu'au turbot à la hollandaise. Ils ont des messes basses, des messes demi-hautes, des messes très-hautes ; des messes de huit heures et des messes de midi ; des messes de chapelle et des messes en chœur ; des messes que l'on dit et des messes que l'on chante ; des messes au serpent et des messes à l'orgue ; des messes au quatuor et des messes à grand orchestre. Il ont des enterrements à deux cierges, à cent cierges, à dix mille cierges allumés ; ils en ont avec la croix de bois, avec la croix de cuivre, avec la croix d'argent ; avec de la serge unie, avec du drap noir larmé de blanc, avec du velours broché, brodé, blasonné ; avec les artistes de l'opéra, le tamtam et la trompette à piston. Ils ont des billets de confession qu'ils délivrent sur parole, d'autres qui peuvent être envoyés par la poste ; ils en ont de signés en blanc ; ils en ont au moyen desquels on peut se marier, d'autres à l'abri desquels on peut mourir : ce sont les plus chers. Ils tiennent, en outre, un immense assortiment de bimbeloterie, de quincaillerie, de joaillerie sacrées, telles que reliquaires, rosaires, chapelets, épines de la vraie couronne, rouille de la vraie lance, éclats de la vraie croix, fruits du jardin des Oliviers, doigts de St-Jean, cailloux de Bethléem, cheveux de la Vierge, blonds ou bruns, au choix ; eau du Jourdain, poissons du lac de Génésareth, eau de N. D. de la Salette, et des images, des complaintes, des médailles, des cantiques par milliers de millions.

Puis, à certains jours, quand les affaires ont été bonnes, ils donnent des fêtes, tous les ravissements, toutes les extases des yeux et de l'ouïe. L'Eglise, ces jours-là, étincelle d'or et de cristal ; on y marche sur des tapis, il y a des rideaux aux fenêtres pour l'agrément du teint des dames. La foule, que les journaux ont prévenue, accourt et se presse aux portes avec écrasements de pieds, ruptures de chapeaux, sergents-de-ville, coups de poing et jurements de Dieu.

Non, ce n'est là ni aimer ni servir Dieu. Si religion ne signifie que cela, rayez le mot : il outrage celui que vous prétendez honorer. Religion veut dire autre chose. Religion veut dire amour des hommes. Pour que l'on adore la cause, faut-il donc sacrifier les effets ? La plus noble manière de vénérer le patriarche n'est-elle pas d'aimer ses enfants ? Et pourquoi tant chercher ; pourquoi si mal inventer Dieu ? Poëtes catholiques, n'avez-vous pas honte d'une mythologie si miséra-

ble ? Et quoi ! C'est Dieu cet homme cassé, décrépit, à la barbe blanche et nu-pieds, qui porte une robe amaranthe et un manteau bleu ? Un vieillard grondeur, cacochyme, asmathique, à qui la tête et les mains tremblent ? Un centenaire égoïste qui rapporte tout à lui ? Allons donc ! Quand vos cardinaux tombent en enfance, faites-les papes, je le veux bien, sous la tiare comme sous la couronne il peut être bon d'asseoir des momies ; mais que nous acceptions pour Dieu cette misérable décadence d'un homme, notre impiété ne va pas si loin, par le ciel ! Dieu, c'est le monde ! Dieu, c'est l'harmonie ! Dieu, c'est la loi d'amour qui tient en attraction perpétuelle toutes les sphères, tous les soleils, toutes les étoiles ; qui fait qu'au printemps la terre se pare, les fleurs viennent, les oiseaux chantent, les mâles cherchent leurs femelles et les mères leurs petits dans la nuit embaumée des bois ; Dieu, c'est cette immense chaîne qui lie l'un à l'autre tous les êtres de tous les règnes, du mollusque à l'homme, de la mousse au cèdre, de la terre au diamant ; c'est cette éternelle métempsycose qui transforme toujours et ne détruit jamais, qui du fumier fait la rose et trouve dans une larve morte l'éclatante toilette du papillon ; Dieu, c'est l'art sublime qui change en perle une goutte d'eau, allume la nuit les mouches comme des étoiles, les vers comme des flambeaux ; Dieu, c'est la liberté ; c'est la fraternité ; c'est l'union ; c'est l'amitié ; c'est le besoin réciproque de secourir et d'être secouru, de défendre et d'être défendu ; c'est ce qui fait que dans l'univers — je ne dis point parmi les hommes — tous les êtres d'une même espèce s'aiment, se recherchent, se protègent ; Dieu c'est le ciel noir d'oiseaux qui s'appellent et s'attendent et voyagent de printemps en printemps, de verdure en verdure ; c'est la mer remuée par ses armées de poissons passagers, dont l'avant-garde s'expose, détachée, à la rencontre de l'ennemi, se replie quand elle l'a vu, et revient avertir la masse qui s'enfuit ; c'est la vigne, c'est le lierre caressant le grand arbre qui prête ses vieux bras à leur amoureuse faiblesse ; Dieu, c'est la bienfaisance, c'est la miséricorde, c'est la pitié, c'est le pardon, c'est le bonheur, c'est la paix, c'est l'immense allégresse de la nature quand paraît le soleil, et son repos solennel quand il disparaît... voilà Dieu ! Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce qui est bien, tout ce qui soulage, tout ce qui appaise, tout ce qui console, tout ce qui sauve. La religion est la contemplation, l'enseignement, la pratique de tout cela ; il n'y en a point, il ne doit point, il ne peut point y en avoir d'autres. Celui qui fait du bien est religieux, celui qui fait le plus de bien est le plus religieux, comment, où et au nom de quelque foi qu'ils agissent. Si Jésus a été dit le fils de Dieu,

c'est qu'il était parmi les hommes l'incarnation du bienfait. Faites-moi jeûner, si de mon jeûne doit résulter le dîner du pauvre ; demandez-moi mes habits, à condition que ce que vous m'ôterez couvrira la nudité du pauvre, de mon frère ; quêtez, mais que mon aumône paye le bouillon du malade, et réchauffe son âtre glacé ; autrement pourquoi jeûnerais-je ! Pourquoi me ferais-je froid ! Pourquoi me priverais-je ? Dans le seul but d'être agréable à Dieu ? Dieu peut-il vouloir que je souffre ? Mon corps n'est-il point son ouvrage, ainsi que vous nous le dites vous-mêmes ? Pourquoi l'affaiblissement, la maladie, la destruction inutile de ce corps par l'abstinence, lui plairaient-ils davantage que son affaiblissement, sa maladie, sa destruction par la gourmandise, la mollesse, la luxure ? Parts infinis d'un tout immense, notre incontestable devoir est de rapporter à la grandeur, à la beauté de l'ensemble tout ce que nous pouvons, par notre tête et par nos mains, par notre pensée et par nos muscles : en distraire quelque chose, nous priver volontairement d'une force, c'est trahir Dieu. Démontrez le contraire, abattez ce principe d'économie divine, je vous en défie, prêtres gras, prêtres bien logés, prêtres bien mis, comtes, ducs, princes vêtus de pourpre et d'or, qui, dans la soie de vos voitures à quatre chevaux, osez-vous croire les ministres du pauvre fils du charpentier ! Vous refusez des prières au malheureux qui se tue, et vous canonisez l'idiot qui se macère ! Vous êtes méchants et absurdes ; vous n'avez ni entrailles, ni tête ; vous êtes des monstres et non des hommes.

AUGUSTE LUCHET.

UNE ENTREVUE AVEC PICKMANN

Désireux de connaître l'opinion personnelle du célèbre liseur de pensée — qui est aussi un non moins célèbre magnétiseur — sur les dangers de l'hypnotisme, nous lui avons demandé la permission de l'*interviewer* — le mot est à la mode aujourd'hui — ce à quoi il s'est prêté de très bonne grâce.

Nous reproduisons ci-après cet *interview*, pensant qu'il pourrait être agréable à nos lecteurs.

— La pensée, avons-nous dit à M. Pickmann, ne pouvant être, selon nous, formulée dans le cerveau que par une sorte de photographie ou image fugitive de l'objet ou de la phrase pensée, comment pouvez-

vous *lire* dans le cerveau d'une personne de nationalité étrangère dont la langue vous est inconnue ?

— Je ne possède pas ce don là, a répondu M. Pickman, et ne puis lire si la langue m'est *tout à fait* inconnue. Je ne crois pas qu'il soit possible de *lire* dans ces conditions, à moins qu'il ne s'agisse d'un *objet* dont je *vois* la reproduction graphique sans qu'il soit nécessaire pour le désigner, d'avoir recours à une description écrite à l'aide de lettres ou de mots.

— Voilà qui est bien, mais vous pourriez peut-être nous dire avec plus de certitude ce qui a trait à la *transmission* de votre pensée à tel ou tel *sujet* préalablement mis par vous dans l'état d'hypnotisme. Ainsi par exemple : Dépend-il de vous que le sujet hypnotisé conserve, une fois réveillé, le souvenir de ce qu'il a dit ou fait pendant son sommeil magnétique ?

— Le souvenir peut être dans certains cas conservé au réveil, mais rarement, cela dépend du degré de sensibilité du sujet. En général, il disparaît et c'est inconsciemment, automatiquement, que le sujet exécute, une fois réveillé, l'ordre ou les ordres qu'il a reçus pendant son sommeil ; quelquefois même, il ne peut les exécuter que réendormi, mais dans ce cas, une nouvelle magnétisation de l'opérateur n'est pas nécessaire ; le nouveau sommeil magnétique se produit seul à l'heure indiquée et comme une suite du sommeil précédent, interrompu par la volonté du magnétiseur.

— Qu'adviendrait-il si, par suite d'un accident quelconque survenu au magnétiseur pendant qu'il opère, il ne pouvait plus réveiller son *sujet* ?

— Il se réveillerait seul, au bout d'un temps plus ou moins long, mais en général cela ne dépasserait pas 20 à 30 minutes : le cas s'est d'ailleurs présenté. Il y a cependant des exemples d'une durée de plusieurs heures, mais ils sont rares.

— La sensation que semble éprouver le *sujet* sous l'influence de tableaux imaginaires et imaginés par le magnétiseur, ou de breuvages empoisonnés également imaginaires, pourrait-elle en se prolongeant pendant un sommeil plus long qu'on ne l'aurait voulu, avoir des conséquences fâcheuses pour l'organisme ou la santé de l'intéressé et même entraîner la mort ?

— Non ! ces sensations, quelle qu'en soit la nature ou la cause apparente, ne sont elles-mêmes qu'apparentes ; elles sont le reflet visible de la pensée ou de la volonté exprimée par le magnétiseur, rien de plus.

— Le *sujet* auquel le magnétiseur ordonne de faire un récit, un sermon ou une conférence sur une donnée quelconque, puise-t-il ce qu'il dit dans son propre fond, alors qu'à l'état d'éveil, il paraît incapable d'en dire même une partie ?

— Oui, il ne peut que puiser dans son propre fond, et la différence que vous constatez provient tout simplement de ce que, parlant inconsciemment, il n'est pas arrêté par la crainte qu'il aurait, s'il avait à parler en public, dans son état normal.

— Vous savez sans doute qu'en ce moment la presse, une partie du moins, entreprend une campagne contre ce qu'elle appelle, la maladie de l'hypnotisme ?

— Oui, et je trouve qu'elle fait bien, étant donnés les écarts de toutes sortes auxquels peut conduire la pratique de l'hypnotisme entre des mains inhabiles ou guidées par de mauvaises intentions.

— Mais il me semble que cette réponse peut se retourner contre vous-même, sinon comme inhabile ou malintentionné, du moins comme praticien prêt à tout faire pour convaincre.

— Je n'ai d'autre but en effet que de convaincre par des preuves irrécusables, de l'existence des phénomènes magnétiques et de la sincérité absolue des opérateurs, actifs ou passifs, magnétiseurs ou *sujets*, mais s'il ne s'agissait que de battre monnaie par ce moyen, sans préoccupation des résultats et de l'étude dont ils doivent être l'objet en forçant l'attention des savants de bonne foi, j'y renoncerais.

Sur cette dernière déclaration, qui nous a paru empreinte de la plus grande sincérité, nous avons pris congé de notre interlocuteur en le remerciant.

Pour nous, dont la conviction est faite depuis longtemps, sur la possibilité des phénomènes les plus invraisemblables au point de vue physiologique et psychologique, nous nous bornerons à faire des vœux pour que tous les hommes dont le nom fait autorité en ces matières, se mettent à la tête du mouvement et affirment courageusement leur opinion une fois convaincus, ainsi que l'ont déjà fait d'ailleurs quelques-uns d'entr'eux. Le champ d'exploration est assez vaste pour permettre à chacun d'y semer et d'y récolter.

J.-B. Rouxin.

NOTES ET IMPRESSIONS

On répète couramment que le 19me siècle est une époque de destruction et de bouleversement, une période de mue pour l'humanité. Cette proposition banale agit sur l'esprit, avant son incubation complète, de la façon propre à quelques-unes de ses congénères et aussi à certains proverbes et maximes. Acceptés d'abord sans appui de preuves ou d'arguments précis, ces dictamens de l'intellect général se rendent hostiles par leur répétition. Ils agacent par leur air d'assurance et attirent sur eux le soupçon de la mystification. Mais interrogés alors sévèrement, ils se justifient sans peine, et l'étude ou quelque fait d'expérience les enfonce profondément dans l'esprit.

Oui le siècle qui commence en 1789 est un de ceux que l'histoire fortement souligne. Elle l'étiquettera « révolutionnaire ». On ne doit, afin de le ranger sous un titre employé par les historiens et prodigué par les gens austères, prononcer à son sujet le mot de décadence sans faire des réserves sur la valeur de ce terme et sur la différence des temps. Malheureusement la hauteur d'où l'on peut embrasser d'une vue d'ensemble ces paysages historiques n'est accessible qu'au philosophe riche d'imagination et d'érudition profonde. Je ferai simplement cette remarque, véritable truisme : les diverses civilisations dites de décadence ne se ressemblent pas. La présente diffère de toutes celles du passé par sa généralité, sa puissance de contagion. Elle n'est pas destinée à cesser ou à se transformer brusquement.

Les civilisations antiques étouffées par les barbares, ont déposé dans les œuvres de leurs savants et de leurs artistes, comme en des sarcophages sacrés, les formes génératrices des futures renaissances. La période d'évolution sociale que parcourent actuellement les nations européennes ne sera pas arrrêtée dans son cours par une invasion d'« étrangers. » Il n'en existe plus, ou ils sont inoffensifs. Les Asiatiques, dénoncés par quelques écrivains avec une terreur un peu ridicule — telle une nuée de sauterelles qui fondrait sur le monde occidental — ne peuvent rien contre nous, malgré la supériorité du nombre, sans l'assimilation de nos connaissances scientifiques. Sont-ils aptes à cette éducation ? Oui si l'organisation de ces races possède assez de *vis formativa*, de puissance de transformation pour se dépouiller de sa langue, de ses mœurs, de son esprit, pour devenir moderne en un mot. Mais alors la lutte entre le Chinois et l'Européen serait un duel entre gens d'honneur et de condition peu différente.

C'est que la civilisation actuelle a la force brutale, le pouvoir matériel par la science ; elle a des instruments d'expansion et de conquête

invincibles, vapeur, électricité, imprimerie, qui protègent et diffusent ses formes de vie morale et spirituelle.

Ces modes de la sensibilité et de l'intelligence propres à la civilisation unique moderne sont multiples et dûs à la diversité d'origine, de race, de climat, de destinée politique des peuples qui l'incarnent. La facilité, l'habitude, l'intimité croissante des relations internationales diminuent ces différences et concourent à un lent travail de fusion qui aboutira peut-être dans un lointain avenir à l'établissement d'une langue universelle — cauchemar des lettrés. Une nation pourra disparaître alors comme individualité absorbée par ses voisines — presque rien ne sera changé.

L'histoire ne dit pas toujours la même chose. La décadence, période ultime des civilisations dans le passé, ne sera qu'une phase intermédiaire dans la civilisation dernière venue — à moins que les sociétés humaines parvenues à ce degré de développement ne portent en elles un germe de maladie qui les tue sans le concours de causes externes.

Décadence n'est pas nécessairement synonyme de déclin, de chute. Cette expression vague, formule d'un moment de l'évolution morale des peuples, met surtout en relief le relâchement des mœurs, la perte des grandes vertus civiles, le raffinement. Ce sont là peut-être, bruts et désordonnés, les éléments d'une société plus douce, plus humaine, plus intelligente, plus libre.

Cette période un peu trouble, la civilisation moderne la marque de caractères particuliers. Elle pousse à l'extrême le sens de l'individualisme, principe étiologique commun aux manifestations des temps de décadence. Chacun de plus en plus, de façon réfléchie ou instinctive, fine ou grossière, applique la méthode de Descartes : le doute préalable, l'examen personnel. Religion, morale s'émiettent par leur passage à travers ces critériums multiples. Innombrables se créent les opinions et les manières d'agir. L'anarchie dans les esprits et les institutions est l'effet primitif de la liberté de pensée. L'avenir montrera si l'anarchie est bonne et féconde.

STEPHANUS.

LES ORIGINES ET LES FINS [1]

Rappelons que ce livre, signalé à la fin de notre dernier numéro, est un produit de médiumnité collective, une œuvre en trois personnes. Trois dames de la bourgeoisie lyonnaise — nous apprend M. Eugène Nus dans l'intéressante préface qu'il a consacrée à l'ouvage — primiti-

(1) Librairie Spirite, rue Chabanais, 1, et G. Carré, rue St-André-des-Arts, 58. Prix : 2 francs.

vement réunies autour d'une table pour consoler l'une d'entr'elles, en essayant, selon le procédé spirite, de communiquer avec un cher mort, l'auraient obtenu séance par séance. « Les sommaires, écrit l'une de ces « dames à M. Nus, nous ont été donnés, comme le reste, par l'écriture « mécanique. L'une de nous mettait les mains sur les doigts qui tenaient « la plume, et, tout en continuant notre conversation, nous écrivions « des choses complètement en dehors de nos causeries. »

Le phénomène, en lui-même, nous paraissant donc présenter toute garantie de bonne foi et de sincérité, on nous demandera peut-être ce que nous pensons sur la valeur et le fond des dictées. Ici nous nous trouvons un peu plus embarrassé. En effet, pour apprécier comme il convient un tel livre, il faudrait que le développement des sommaires, qui promettent beaucoup, ne fut pas, comme c'est le cas, une simple reproduction quelque peu allongée de ces sommaires eux-mêmes. Car il y a une sorte de déception pour le lecteur qui, alléché par les préfaces, était en droit de compter sur tout le développement que comporte un cadre d'une telle ampleur.

Exemple : Ouvrons le livre et reproduisons texte et sommaire du chapitre V, de « l'Etude des Fluides ».

Sommaire : *Le souvenir... Celui de l'espace clair et net à mesure que la dualité est plus reconstituée... Celui des existences antérieures dont le trouble est dû au mélange des divers groupements d'une dualité, formant chaque fois une personnalité nouvelle.*

Texte : « Vous commencez à désirer pouvoir percer les ténèbres qui « ont enveloppé jusqu'ici vos origines d'un voile impénétrable. Vous « vous demandez par quelle filiation mystérieuse votre être se rattache « à la création et quels liens invisibles vous unissent les uns et les « autres au temps et à l'espace ? Nous aussi, frères, planant au sein de « l'immensité, nous étudions notre passé, et nous suivons dans la « lumière astrale, le sillon tracé par notre passage à travers les mondes « sidéraux. Ces souvenirs, d'abord voilés et confus au début des grou- « pements, deviennent de plus en plus nets à mesure que la dualité « achève sa lente reconstitution. N'attachez donc pas une trop grande « importance aux révélations qui vous sont faites sur vos existences « antérieures, et surtout ne les provoquez pas par d'indiscrètes inter- « rogations. Les nombreuses transformations qui vous ont amenés à « l'état actuel, par des groupements successifs, laissent dans l'espace « des fluides trop épais et trop matériels pour pouvoir y démêler net- « tement vos diverses personnalités. Attendez donc d'avoir atteint un « degré plus avancé dans votre incessante gravitation, pour retrouver, « au sein de la lumière astrale, le souvenir exact de votre parcours à « travers l'immensité ».

Et puis, c'est tout. On conviendra que c'est peu étant donnée l'importance des problèmes en présence desquels on se trouve. Et chose curieuse, autant elles se montrent, ces trois dualités de l'espace, — par difficulté médianimique, sans doute — peu précises, vagues et confuses dans leurs explications touchant les choses de leur propre demeure qui est l'au-delà, autant, par contre, elles font preuve de lucidité et de clarté quand, cessant pour un instant de *planer au sein de l'immensité* elles veulent bien se préoccuper de *l'Organisation physique et morale*

et de l'avenir de notre séjour à nous. Les quelques chapitres consacrés à cette partie de l'ouvrage ne sont pas à nos yeux les moins intéressants. Et il est maints passages dont les apôtres eux-mêmes de l'idée socialiste et humanitaire la plus avancée, pourraient faire leur profit ; tels, les suivants :

« Recueillons-nous donc pour écouter les sourdes clameurs qui « s'échappent du sein des sociétés modernes, réclamant pour tous une « part égale de bien-être et de liberté. Entendez ces craquements « sinistres, signes certains de la dislocation du vieux monde, sur les « débris duquel se poseront les assises du nouveau. Ces mots de fra- « ternité, de solidarité n'indiquent-ils pas les approches du régime « égalitaire qui fera de la fourmilière humaine une famille de frères, « comme il fera du globe entier une seule patrie reliée aux innombra- « bles patries des mondes de l'espace ?...

« Les modifications apportées à votre organisation politique et so- « ciale vous feront tout d'abord rayer de votre code les articles arbi- « traires et injustes dont vous rougirez tous. Les droits de la femme « seront établis aussi bien que ses devoirs seront reconnus, et l'égalité « du faible et du fort sera hautement proclamée.

« Attendez donc avec confiance la prochaine poussée des peuples « déchaînés, qui opèrera l'unité, le nivellement nécessaire à la libre- « pensée, pour germer et s'épanouir, sans que des vents contraires « puissent en contrarier l'éclosion.

« Un des premiers résultats obtenus par l'effort des peuples devenus « libres et unis, sera l'établissement d'une langue universelle, tout à la « fois claire et brève. Quelques signes suffiront pour les transactions « commerciales ou les rapports nationaux, et alors tomberont d'eux- « mêmes les rouages compliqués des administrations routinières et « vénales. Les forces vives inutilement employées à leur fonctionne- « ment, seront appliquées à de meilleurs usages, et le constant progrès « des arts et de l'industrie leur donnera un plus fructueux emploi.

« ... C'est donc à ce but élevé que nous devons tendre en travaillant « à rendre la liberté aux peuples asservis ; liberté qui leur permettra « de s'unir pour réaliser les réformes sur lesquelles se portent notre « attention et notre espoir ! »

Il est certain que les dualités, comme elles se disent être — ou individualités périspritales, peu importe — qui, entraînant les mains de ces dames lyonnaises, jetaient ainsi un regard prophétiquement inspiré sur les destinées futures de ce bas monde, ne sont pas les premières venues ; et c'est parce que nous avons pu nous rendre compte, par impression personnelle, que la lecture de bien des passages de ce volume peu ordinaire, est saine et fortifiante, que nous ne craignons pas d'en conseiller l'acquisition.

M. G.

Cette lettre de M. Alfred Wallace, que nous empruntons au *Messager*, qui lui-même l'a traduite du *Light*, nous a paru projeter quelque lueur nouvelle sur cette question encore si obscure du phénomène de matérialisation ; et c'est pourquoi nous la reproduisons volontiers.

LETTRE DE M. A. WALLACE SUR LA MATÉRIALISATION

Frith Hill, Godalming, 26 juin 1888.

E. VAUGHAN JENKINS, ESQ,

Cher monsieur, vous vous êtes formé, évidemment, des idées erronées sur ce qu'on appelle la matérialisation. Aucun spirite ne croit que c'est le *corps réel* de l'individu, ni même *un corps réel* dans aucune acception du mot. C'est *quelque chose* qui est temporairement matériel dans un but d'identification, mais personne ne peut dire exactement ce que c'est.

Toutes les informations que nous pouvons avoir, montrent que cela est formé partiellement (souvent en majeure partie) du corps du médium, partiellement des corps des personnes présentes ou de leur *atmosphère* ou émanations, et que la ressemblance avec un individu quelconque est produite par un *effet* qui ne réussit pas toujours, puisque, pendant la même soirée, la même forme spirituelle apparaît quelquefois dans différents degrés de ressemblance relativement à son corps mortel ; quelquefois la forme ressemble beaucoup au médium, de là, les accusations d'imposture. La *matérialisation permanente* de cheveux et de portions de vêtements est très extraordinaire. Parfois ces choses-là s'évanouissent, soit rapidement, soit graduellement, mais dans d'autres cas, elles se conservent.

Tout ce que nous pouvons faire pour le moment, c'est de nous assurer *des faits*. Peut-être ne connaîtrons-nous les lois des phénomènes que lorsque nous serons nous-mêmes des Esprits, et alors même, peut-être nous ne le saurons pas.

Pouvons-nous dire, *en réalité*, comment nous mettons en mouvement nos mains et nos doigts pour écrire et exprimer nos pensées ? Les esprits peuvent ne pas être à même de nous dire *comment* ils se matérialisent. C'est une faculté exercée par la force de volonté de certains esprits, et elle est probablement aussi rare, remarquable et inexplicable parmi eux que la médiumnité physique l'est parmi nous.

Croyez-moi votre dévoué.

ALFRED R. WALLACE.

P.-S. — L'apparition du double d'une personne vivante, parfois à deux ou plusieurs témoins, paraît avoir de l'analogie avec la matérialisation, et la personne dont le double apparaît, n'a aucune idée *de la manière que cela se fait*. Il en est ainsi avec les esprits qui se matérialisent, sauf que chez eux la chose se produit plus directement par la *volonté*.

A. R. W.

Nous n'affirmons pas que cette charmante poésie soit une création ; il pourrait se faire qu'elle ne fut qu'une réminiscence ; mais même dans ce cas elle n'en constituerait pas moins un phénomène d'inconscience des plus intéressants, en ce sens qu'elle a été écrite au courant de la plume, par une jeune personne en état de sommeil magnétique spontané ; et dans un milieu dont nous connaissons depuis longtemps la parfaite honorabilité ; milieu et médium, en un mot, éloignant tout soupçon de supercherie.

PAPILLONS ET FLEURS

Quand Dieu créa les fleurs
Aux brillantes couleurs
Qui parent nos vertes campagnes,
Il dit aux papillons :
Parcourez les sillons,
Les fleurs sont vos compagnes.

Elles s'animeront
Et s'épanouiront
Au toucher de vos douces ailes,
Pour elles vous naîtrez,
Ensemble vous vivrez
Et mourrez avec elles.

Et lorsqu'il eut fini,
Leur montrant l'infini,
Il dit : Voilà votre patrie,
Partout où le soleil
Jette un rayon vermeil
Naîtra l'herbe fleurie.

Et c'est depuis ce temps
Qu'on voit, chaque printemps,
Les papillons chercher les roses,
Et que Dieu, de ses mains,
Sème au bord des chemins
Des fleurs blanches et roses.

« **L'ÉTOILE** ». — Nous saluons avec grande sympathie l'apparition de ce nouvel organe et le retour à la lutte de son populaire et vaillant directeur, M. René Caillié. *L'Étoile* nous paraît devoir ressusciter l'ancien *Anti-Matérialiste*, ou plus particulièrement la *Revue des Hautes Études*. Qu'elle se range d'ailleurs sous l'étendard de l'ésotérisme, du théosophisme, de l'hypnotisme ou du spiritisme, son but est le nôtre, puisque pour elle comme pour nous il s'agit du combat entre la nuit et le jour, selon les paroles de Victor Hugo mourant. Combat qui consiste, pour les morts comme pour les vivants, à combiner leurs efforts communs de façon à abattre les barrières de la superstition, du fanatisme et du néantisme qui séparent encore un monde de l'autre.

La suite de l'intéressante étude de notre collaborateur et ami E. Lebay, sur la *Nécessité d'une nouvelle orientation philosophique*, sera reprise le mois prochain.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.